

1

Elle pensait qu'il est décidément plus que difficile d'envisager de pouvoir recommencer à zéro.

Même la page blanche, là, ne l'était pas. Qu'est-ce qui dès que l'on se mettait à penser, réfléchir, dès que l'on essayait de comprendre, qu'est-ce qui décidément était vierge ?

Le souvenir le plus précis qui lui revenait à l'esprit, au détour de ces considérations vaporeuses pour sa trente-huitième année, remontait à ses sept ans.

Cet âge où les petites filles jouaient à la balle contre un mur gris, surface blanche, lisse et sans faille, sur laquelle la balle, les balles qui s'entrecroisaient, n'en finissaient pas de rebondir... De même à la marelle, « au palais » en d'autres termes – que l'on trouvait tracés partout dans les rues, les cours, les jardins – elles jouaient à lancer le caillou, devenu si lisse à cause de cet exercice qu'il en avait acquis une sorte de pouvoir magique. Il glissait presque tout seul, dans les cases soigneusement préparées et visées. En un sens, c'était l'âge du rebondissement... Mais pour en revenir au jeu de la Marelle, celui-ci non plus n'invente pas un « palais neuf » ; jouer au palais ou au reste c'est faire « comme si » les cases étaient libres, en sachant très bien cependant qu'elles ne le sont pas... et que, par exemple, de un

à huit, la détermination chiffrée, rend impossible toute évasion, car si l'on enfreint la limite, à savoir le « trait » passé à la craie blanche ou incrusté dans la terre, on sera le perdant en renonçant à continuer.

Le but à atteindre en dépit des renonciations successives et acceptées – c'est la règle du jeu – le but à atteindre n'est autre que « le ciel », surface plus vaste, aux contours arrondis, où l'on doit pouvoir évoluer et se mouvoir selon ses fantaisies grâce à l'aisance d'un espace véritable.

Le « ciel » ou « paradis » des palais de marelles, on en rêvera toute la vie peut-être... ? Sept ans, c'était aussi l'âge où les garçons jouaient en courant derrière un cerceau sans jamais avoir l'audace de le dépasser en s'envolant devant lui, et, où, déçus de cet échec, ils visaient à mort les petits oiseaux avec une fronde armée de « micocoules ».

Une – deux...

Une – trois...

Une – quatre...

Une – six...

Une – huit...

Et de plus en plus vite...

De la balle à la marelle, de la marelle au cerceau, du cerceau à la fronde, de la fronde à la ronde, les petits enfants jouent aussi entre eux à d'autres jeux. Ils entendent tout, écoutent tout, devinent tout, sous l'escabeau du Petit Poucet, mais en songeant aux cailloux blancs qu'ils sèmeront pour retrouver leur chemin...

Si l'on est perdu déjà à cet âge, ce n'est jamais très grave car les cailloux sont blancs dans la nuit, et l'on y avance, confiants dans le rythme ou la cadence que l'on a su inventer à propos, au fur et à mesure des nécessités heureuses et malheureuses de la vie. L'enfance est riche des bras d'une mère qui l'a bercée, qui la berce encore, heureuse du rythme dont elle a hérité et qu'elle

imprime à tout ce qu'elle touche, à tout ce qui la touche, comme ça, par chance, c'est-à-dire par pur amour... et c'est là son chant, sa grâce, la légèreté et l'intimité secrète de sa liberté et de son ivresse, qui ressemble tant à l'instinct de l'animal, allant au but sans encombre et comme par enchantement...

La place du village où les enfants et les vieux, finalement et sans le faire exprès, se retrouvent toujours, ressemble à un immense cerceau. D'autant plus immense aux yeux de l'enfant de sept ans, que précisément, ce soir-là, elle a décidé de tout remettre en cause et de recommencer à vivre. Le cerceau de la place du village, pour une fois, sera peut-être rattrapé et même dépassé par les deux roues de la bicyclette de la grand-mère, aux guidons relevés impérieux, à la selle trop haute pour des jambes trop courtes et trop frêles. La course de la bicyclette bat au rythme extraordinaire des désirs inouïs de l'enfant : sept ans, il est grand temps de recommencer à vivre, et à bien vivre, et cela absolument, sur tous les plans, à tous les niveaux, c'est-à-dire avec tous les efforts qui s'imposent. Il est grand temps d'ouvrir une page neuve, il est grand temps de se remettre en cause, soi-même, les autres aussi, et tous les jeux qui ne sont ni ceux de la balle ni ceux de la marelle, ni ceux d'aucune sorte.

Ne pas manquer une seule fois le chapelet du Rosaire de ce mois d'Octobre débutant : tel était le devoir concret que s'imposait dans l'allégresse Elise, qui avait cessé pourtant depuis longtemps de croire au Père Noël et aux contes de fées... L'Ogre et le Petit Poucet étaient loin derrière elle, semblait-il, mais les cailloux éternellement blancs demeuraient ceux qui jalonnent les sentiers d'une route à découvrir et où se reconnaître ; qu'ils soient en mie de pain ou en grains de chapelet, les petits cailloux blancs comme des points de suspension, d'interrogation, comme les deux points de la page qui s'ouvre, remplissaient les poches des tabliers d'écoliers, et plus que jamais scintillaient devant les prunelles noires.

Recommencer à vivre à sept ans, avec devant soi tous les espoirs du monde, avec, par devers soi, tout l'incompréhensible

du monde. Tel était le projet. Faire le point non pas le bilan ; l'esprit n'en est pas le même... Et pour se repérer, égrèner des cailloux noirs sur un chapelet de Rosaire.

Premier Mystère...

Deuxième Mystère...

Troisième Mystère...

Quatrième Mystère...

Cinquième Mystère...

On allait bien découvrir quelque chose au bout de tant de mystères...

Mais les roues de la bicyclette sur laquelle se hissait la petite fille, si elles avançaient, ne cessaient de tourner sur elles-mêmes pour avancer encore, et la bicyclette de tourner autour de la place, tel un cerceau lâché entre les mains du hasard, de la providence ou de l'absurde, cercle indéfiniment vicieux où les cailloux blancs et noirs commençaient à se mélanger.

Pourtant, ce soir, l'église Saint-Etienne qui appelait au Rosaire ne verrait point parmi ses jeunes fidèles la petite Elise.

Brusquement la roue de la bicyclette de la grand-mère s'était immobilisée, arrêtée par un stop imaginaire ; les freins avaient crissé d'abord et, ravagée par une inquiétude inconnue, la grand-mère avait surgi : les méplats de son visage tiré, en disaient long sur sa concentration et sur son angoisse...

Toute à l'élan de recommencer à vivre, l'enfant n'avait pas compris tout de suite que quelque chose d'insolite arrivait. D'ailleurs, qu'est-ce qui pouvait bien se passer entre la marelle, la balle ou le vélo ?

Avec cette frénésie ou cette envie de recommencer le monde rien de grave ne pouvait arriver : rien ou tout.

La grand-mère restait là, figée. Statue sans voix d'abord, qui finit par prononcer tout en prenant le guidon du vélo fait pour ses mains à elle :

– Viens.

– Ah non ! fit l'enfant fidèle à son engagement premier, je vais chercher Annie.

– Viens ! répéta la grand-mère dont les muscles tendus trahissaient toute l'émotion. Viens chez tes parents ! reprit-elle.

– Pourquoi ? J'avais dit que... Vous saviez bien que... Maman le sait d'ailleurs, mon amie m'attend... On avait dit qu'on partirait ensemble : juré craché !

Mais à ce moment-là, la poigne douce et forte de la vieille dame prit la main de sa petite-fille. On avait déjà quitté le rond magique de la place du village, on abordait la route où se trouvait la maison, quand Elise aperçut une voiture plutôt grosse, plutôt noire, qui stationnait devant le portail.

– Qui est-ce ? dit l'enfant

– N'aie pas peur ma petite, répondit la grand-mère, ce n'est rien, mets-toi sous la protection de la Sainte Vierge...

– Mais grand-mère, je n'ai pas peur ! Mais enfin pourquoi tout ça ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Décidément, les événements prenaient une tournure plutôt excitante, et si de toute façon les circonstances faisaient qu'il fallait se recommander à Marie, elle ne pourrait pas, dans ce cas-là, nous en tenir rigueur, et tant-pis-tant-mieux pour le Rosaire, on s'arrangerait après... Hâtons-nous de voir qui est là.

La mère approchait, elle était jeune, svelte et belle ; l'intelligence de ses yeux et de tout son comportement annonçait qu'il y avait quelque chose à élucider et qu'elle était décidée, dans tous les cas, et quoi qu'il en coûte, à aller jusqu'au bout. N'avait-elle pas posé certaines questions plus ou moins « indiscretes » ces derniers temps ? Hier, justement...

Le père ? Le père était jeune aussi, auprès de deux messieurs qui semblaient venir de la ville, vu leur tenue et leur façon d'être. Le père parlait et on pouvait l'entendre dire :

– Eh bien, la voilà !

– Oui, me voilà ! Qu'est-ce qui se passe ? reprit l'enfant visiblement intriguée.

– Rien de grave ! reprirent en chœur toutes les voix, d'une seule voix.

– A quoi répondit en écho un silence lourd, gêné, équivoque enfin ; puis de façon à neutraliser le tout, l'un des deux hommes s'exprima :

– Nous venons parler un peu avec toi et tes parents, dit-il enfin.

C'étaient des policiers, dont l'un immédiatement affable dès le départ, proposa à la petite fille des bonbons « cachou », petites pastilles noires à l'anis, destinées sans doute à encourager le bavardage.

La lampe du « studio » éclairait une étagère où les livres rangés, éparpillés même, dictaient déjà leur loi... Un divan au dessus de lit fleuri accueillait les visiteurs, tandis qu'en face une belle armoire, un peu grande pour la pièce, faisait la fierté du jeune couple, surtout de la jeune femme qui aimait et savait apprécier les belles choses.

Ainsi, la conversation allait commencer. Conversation particulière pour l'enfant, qui s'évertuerait à répondre avec l'exactitude requise, aux questions posées, étant donné leur précision.

Elise saurait très vite que ce genre de discussion où les questions appellent les réponses très vite, et les détails d'autres détails, se nommait une « enquête ». On était donc venu enquêter à domicile, chez elle, et c'était pour cela que la grand-mère lui avait demandé de se mettre sous la protection de la Sainte Vierge... ?

C'était finalement la chose qu'elle arrivait le moins à saisir ! Car si l'on se réfère à ce qui s'est passé, en se contentant de répondre « juste » à des questions « justes », on est bien assez fort comme cela. A l'époque elle ne connaissait ni talisman ni grigri, mais il est sûr qu'ils eussent été bien superflus. Elle comprendrait aussi, très vite, que celui qui ment est en perpétuelle recherche de ce qu'il va dire pour ne pas se couper, être coincé,

l'esprit traqué, ayant abandonné définitivement « les jeux du hasard », au profit de ceux du chat et de la souris ; alors que celui qui dit ou répète les événements tels qu'ils se sont passés réellement, ne trouve la chose ni difficile ni dangereuse, ni surtout méritoire.

C'est du moins ce qu'elle allait ressentir très sincèrement au fond d'elle-même, tout le temps que dureraient ces enquêtes, confrontations ; et même au jour du jugement... Mais de quoi s'agissait-il, enfin ?

L'enquête, puisque enquête il y avait, se poursuivait donc. Tout se passait à « l'école ». Ce n'était plus l'enfant qui y était interrogé, mais le maître ; le maître à travers l'enfant. Encore une fois, la situation semblait renversée, sans qu'Elise ne l'ait remarqué... Car, entre la marelle, la balle et tout le reste, il y avait l'éternité du présent dont la vie pleine à elle seule annule les faux ordres. C'est pourquoi il était à peine gênant de répondre aux questions concernant la façon dont la conjugaison, le vocabulaire, les divisions, s'apprenaient à l'école. Ces satanées divisions ! le maître assis à son pupitre et l'enfant à côté de lui, pour montrer ses exercices ou attendre les explications. Le maître, se livrait alors à une méthode pédagogique particulière ; « méthode » c'est bien le terme, car elle ne s'appliquait pas à un seul cas, celui de l'enfant de sept ans, mais à toutes les filles de la classe (sauf peut-être deux si l'on respecte ce qu'elles dirent à ce moment-là).

La méthode consistait à être très proche de « Monsieur », qui avait l'âge du père, de ce Monsieur qui détenait l'autorité du savoir et l'autorité tout court, et à se laisser « tripoter » pendant tout le temps que dureraient l'explication et la correction de la division. Lentement le maître soulevait la robe de ses écolières et introduisait ses mains aux doigts blanchâtres, longs et transparents, dans les culottes des petites et grandes filles. Et cela se répétait à chaque fois, rituel étrange et trouble, des mathématiques. Le mécanisme d'un certain calcul, devenu désormais impénétrable aux mécanismes de sa petite tête, où elle venait

d'ailleurs de le décider formellement : « Il était grand temps de recommencer à vivre », c'est-à-dire vivre « autrement » pour éclairer tout ce qu'il fallait comprendre, en tout cas à partir de « ça »...

Et le monsieur affable, plus gros que l'autre et plus brun, finalement plus assorti à sa grosse voiture noire et aux petits cachous, et le gros monsieur de donner encore des bonbons à l'anis à l'enfant, tout en continuant la conversation :

– Oui ! mais alors, disait-il (tandis que l'autre plus sec et plus froid se taisait ou faisait « du mauvais esprit » en ayant l'air de douter de tout avant même d'entendre)...

– Oui ! mais comment se fait-il que, quand tu étais à côté du maître et qu'il te faisait « ça », les autres ne le voyaient pas ?

Il a fallu expliquer à ce monsieur important qui semblait savoir tant de choses, que le bureau du maître était un gros pupitre gris ou peut-être noir – elle n'arrivait pas à se souvenir – et que l'on pouvait y entrer « dedans » en quelque sorte, si bien que de l'extérieur, c'est-à-dire du public de la classe, on ne pouvait rien apercevoir de Monsieur, et de son écolière « en mal de division ». Les adultes pensent trop souvent que les enfants ne voient que le visible, alors qu'ils perçoivent mieux qu'eux « l'invisible » et, ce qui est plus probant encore, qu'ils savent apprécier le non-vu. Ainsi la question dont Elise se souvenait encore, était la suivante :

– Dis-moi, puisque « on ne pouvait rien voir » du côté de la classe comme tu viens de le dire, comment savais-tu ce qu'il faisait avec les autres ?

– On en parlait dans la cour, à la récréation... répondit Elise.

Et de temps en temps le gros monsieur brun qui ressemblait à sa voiture et à ses cachous ponctuait : « c'est logique » et encore : « c'est logique ! » d'un air de dire : rien à ajouter ; cela suffit ! Et comme ce mot « logique » revenait souvent, il se chargeait de gravité en même temps qu'il était auréolé d'un certain mystère.

Pour la petite fille de sept ans, il ne signifiait rien d'autre que le fait d'avoir cessé pour l'instant de sauter à pieds joints dans le palais des marelles, pour en poser délicatement un, avec fragilité mais sans angoisse, dans le palais des justices.

Logique c'était logique. Qu'est-ce que c'est logique ? « Qu'est-ce que c'est dégueulasse »

Sans vouloir mélanger les plans, il est certain que plus tard, sur d'autres bancs que ceux de l'école et de la justice, avec d'autres maîtres que ceux des pédagogies particulières, elle rirait un peu, devant le Mamamouchi en songeant que finalement, comme Monsieur Jourdain, elle avait fait de « la logique » sans le savoir...

Les inspecteurs qui, on le sut après, avaient été convoqués par Monsieur le Maire, les inspecteurs firent le tour de la place du village, en ayant soin de s'arrêter dans chaque maison où une petite ou grande fille était « en question ».

Ce qui, jusque là, n'avait été qu'incompréhensible aux yeux de l'enfant qui s'efforçait tant bien que mal de l'occulter, prenait maintenant les proportions d'une véritable affaire. On en parlera longtemps sous le nom de l'affaire X.

Une à une, les camarades aînées d'Elise furent interrogées et dirent ce qu'elles avaient à dire. Elise n'était pas là, bien sûr, mais elle sut au fur et à mesure, que ces messieurs de la ville étaient passés chez l'une et puis chez l'autre, les questionnant aussi tour à tour.

Ainsi, ces Messieurs avaient-ils fini par reconstituer l'histoire qui, sans être tragique (le maître n'avait pas violé ses élèves, il s'était contenté au fil des jours de les « tripoter », sans risque de cris et à l'abri de son grand pupitre), sans être tragique, donc, l'histoire était grave... Et voici comment elle s'écrivit entre les cailloux blancs, les grains de chapelet mais aussi les jours du calendrier.